

Paul Vaiss



Newman

et le mouvement d'Oxford

Un réexamen critique



Peter Lang

Paul Vaiss



Newman

et le mouvement d'Oxford

Un réexamen critique



Peter Lang

Introduction (I)

Le mouvement évangélique

L'histoire de l'Eglise d'Angleterre du début du dix neuvième siècle ne peut être dissociée des trois grands mouvements religieux qui la transformèrent en profondeur. Le premier de ceux-là, le mouvement évangélique, prit naissance avec la conversion et le ministère de George Whitefield, de John et de Charles Wesley ainsi que de plusieurs autres pasteurs anglicans dans les années 1730. Le second, le mouvement d'Oxford, commença à l'été 1833 et fut à la fois une réaction aux événements politiques de ces années-là et une redécouverte d'une tradition haute église respectueuse des formes, de la liturgie, des sacrements et de la dignité du sacerdoce. Quant au troisième courant, c'était l'ennemi des deux premiers. Ceux qu'on appelait les libéraux avaient tendance à se méfier du dogmatisme, prônaient l'ouverture de l'Eglise établie aux dissidents – au prix d'accommodements en matière de doctrine et de discipline – et pensaient que la tutelle d'un Etat éclairé était la meilleure garantie contre le fanatisme et l'esprit de parti.

Le réveil évangélique éclata brusquement en 1739 avec la prédication de Wesley et de Whitefield au sein même de l'Eglise d'Angleterre, surprenant tout le monde et particulièrement les dissidents. La forte personnalité et l'énergie de ses initiateurs marquèrent durablement le mouvement mais n'en expliquent pas la formidable extension ni la puissance. Le problème de ses origines a intrigué nombre d'historiens et de théologiens. J. D. Walsh remarque:

Si l'on avait demandé aux évangéliques ce que leur réveil était censé réveiller, ils auraient eu une réponse toute prête: la restauration de «la bonne vieille théologie» des puritains anglais et des réformateurs, la résurgence de cette ancienne tradition de piété augustinienne que les historiens évangéliques comme Joseph Milner essayaient ingénieusement, mais non sans vraisemblance, de rattacher, par-delà le Moyen Age, à l'Eglise primitive.¹

1 J. D. Walsh, «The Anglican Evangelicals in the Eighteenth century» dans *Aspects de l'Anglicanisme*, Paris, PUF 1974, p. 87.

En fait, après l'accession de Charles II au trône en 1660, la tradition réformée était tombée en désuétude. Les ouvrages des puritains et même ceux des réformateurs étaient décriés et ne se vendaient plus. On les associait au souvenir de la révolution, aux excès des fanatiques religieux, des anarchistes et des «levellers»² et aussi à la notion, si choquante au siècle des lumières, de la «dépravation totale de la nature humaine».

La disparition si rapide et si complète de cette grande tradition était malsaine. L'équilibre des forces spirituelles à l'intérieur du grand édifice religieux de l'Église d'Angleterre avaient été rompu. Ce vide dans la spiritualité anglicane fut essentiellement comblé par le renouveau évangélique.³

Le terme «évangélique» lui-même, n'était pas une nouveauté. En Angleterre, les disciples de Wycliff au XIV^e siècle étaient appelés indifféremment «évangéliques» ou «lollards». Les luthériens, en Allemagne et en France notamment, prirent très tôt le nom d'évangéliques. Ainsi les protestants et leurs précurseurs du Moyen Age s'étaient faits connaître d'abord comme «évangéliques», fidèle de l'évangile par opposition aux «fidèles du pape». Les champions du réveil choisirent de se faire connaître comme évangéliques ou «véritables» protestants. Cependant, dès que les irrégularités de Wesley à l'égard de la discipline de l'Église anglicane et ses innovations commencèrent à lui aliéner une partie des éléments qui avaient participé au mouvement, les «évangéliques» furent plutôt ceux qui se refusaient à distendre leurs liens avec l'Église d'Angleterre. Au moment du schisme méthodiste, en 1784, la distinction prit toute sa valeur. Elliott-Binns affirme même que «le mouvement évangélique existait parallèlement au méthodisme et n'en fut pas un dérivé»⁴ et Abbey et Overton insistent: «Les deux mouvements étaient loins d'être identiques. Il s'opposait souvent vivement [...]. Le courant évangélique, ou quelque chose qui lui aurait ressemblé, serait apparu à cette époque, même si le méthodisme n'avait jamais existé».⁵

2 Courant important au sein de l'armée parlementaire, ils souhaitaient une répartition équitable des biens dans la société.

3 J. D. Walsh, *op. cit.*, p. 88.

4 Elliott-Binns, *The Early Evangelicals*, London 1953, p. 123.

5 Abbey and Overton, *The English Church in the XVIIIth century*, London 1878, vol. II, p. 167.

Il est vrai que la plupart des dirigeants du mouvement évangélique avaient suivi leur propre itinéraire spirituel avant même de connaître Wesley et Whitefield et se trouvèrent aboutir, presque simultanément, aux mêmes convictions. Ce fut le cas pour William Romaine, John Newton et Thomas Scott, par exemple. Malgré la diversité de leurs opinions et de leur tempéraments, malgré leurs antagonismes, une opinion publique moqueuse et, parfois, franchement hostile, les appelait tous méthodistes, même après que les disciples de Wesley et d'autres groupes se furent séparés de l'Eglise d'Angleterre.

L'appartenance de tous les dirigeants de la première génération du réveil évangélique à l'Eglise d'Angleterre en avait fait, à l'origine, un mouvement presque uniquement anglican. Wesley était lui-même très distant à l'égard des non-conformistes et se refusait à travailler avec eux. Ce n'était pas le cas de tous ses collaborateurs, encore moins de ses disciples. Cependant, en dépit de la fidélité de Wesley et de Whitefield à leur Eglise, leur tendance à créer une structure religieuse parallèle et leur habitude et celle de leurs prédicateurs laïcs de prêcher dans des paroisses où il n'avait pas été invités par les titulaires, firent assez tôt apparaître une distinction fondamentale. D'un côté se trouvaient les méthodistes, et de l'autre les anglicans évangéliques, respectueux de l'ordre et de la liturgie de leur Eglise.

Tandis que les évangéliques devenaient plus nombreux, leur assurance et leur loyalisme à l'égard de l'Eglise d'Angleterre se renforçaient. Ils ne désespéraient plus de leur Eglise qui ne leur apparaissait plus comme hantée de «traîtres païens et d'infidèles mitrés». Ils étaient moins disposés à accepter la collaboration avec les méthodistes ou à imiter leurs pratiques irrégulières.⁶

Ils s'organisèrent en associations ou clubs pastoraux qui correspondaient entre eux. Vers 1790 la *Church Missionary Society*, fondée par des sociétés évangéliques, devint un instrument puissant pour asseoir leur influence dans le pays d'abord, à l'étranger ensuite. En 1802 il eurent leur propre journal, le *Christian Observer*. A cette époque ils formaient un vigoureux parti à l'intérieur de l'Eglise anglicane, comptant dans leurs rangs quatre à cinq cents pasteurs bien engagés et de nombreux autres qui les soutenaient. Au milieu du siècle, en recoupant diverses sources,

6 J. D. Walsh, *op. cit.*, p. 91.

on peut estimer qu'ils représentaient un bon tiers du clergé anglican et leur influence était plus considérable que ces chiffres mêmes peuvent le suggérer.

Traits distinctifs des évangéliques anglicans

La plupart des pasteurs évangéliques de l'Eglise d'Angleterre voulaient préserver le réveil des écueils vers lesquels Wesley et Whitefield semblaient devoir l'entraîner. Les divergences et les pommes de discorde ne manquaient pas entre évangéliques et méthodistes bien que ce qui les unissait soit toujours resté plus fort que ce qui les séparait, même après les schismes de la fin du XVIII^e siècle. On peut classer ces oppositions en trois groupes. Les évangéliques anglicans étaient plus cléricaux et plus attachés à l'institution ecclésiale que les méthodistes, ils leur reprochaient certains excès et ils étaient plus proches de l'enseignement des Réformateurs, de Calvin notamment.

Le respect des évangéliques pour le clergé anglican les indisposait à l'égard des prédicateurs itinérants que Wesley envoyait parcourir inlassablement le pays comme il le faisait lui-même. Ils supportaient mal – et condamnaient parfois vigoureusement – cette intrusion dans les affaires de paroisses qui n'étaient pas les leurs, au mépris des droits des pasteurs que l'Eglise d'Angleterre y avait établis. En fait, les évangéliques avaient de l'Eglise, de ses institutions, de son ordre et de sa liturgie une notion bien plus stricte que les méthodistes. La raison d'être de l'Eglise d'après Wesley: «n'est-elle pas d'arracher les âmes au pouvoir de Satan pour les amener à Christ, et de les édifier dans la crainte et l'amour de Dieu? L'ordre ecclésiastique n'a donc de valeur que s'il répond à ces objectifs; s'il n'y répond pas, il n'est d'aucune utilité».⁷ Ce n'était pas du tout ainsi que les évangéliques anglicans concevaient l'Eglise à laquelle il étaient très attachés. Bien sûr, les paroles de Wesley ne pouvaient les laisser indifférents car respecter l'ordre ecclésiastique revenait à laisser une partie importante de la population aux mains de mauvais pasteurs

7 Cité par J. D. Walsh, *op. cit.*, p. 99.

qui ne lui donneraient jamais l'occasion de connaître l'évangile du Christ et de parvenir au salut. Mais, au lieu d'encourager le désordre et l'insubordination qu'impliquaient la prédication itinérante, ils cherchaient des moyens plus orthodoxes pour parvenir aux mêmes fins. Sous l'impulsion de Charles Simeon notamment, ils fondèrent un fonds pastoral destiné à racheter aux titulaires de bénéfices de l'Eglise d'Angleterre les charges de pasteurs qu'ils détenaient. Ils purent ainsi s'assurer que, dans un nombre important de paroisses, les pasteurs seraient évangéliques. Soumis à leurs évêques, les évangéliques avaient une grande admiration pour leur liturgie – pour le «Book of Common Prayer», le livre de prière anglican, en particulier. Charles Simeon, le leader de la deuxième génération, disait fréquemment: «d'abord la Bible, ensuite le livre de prière, et les autres livres ou actes sous la dépendance des deux».⁸

Cependant, le reproche essentiel que les évangéliques faisaient aux méthodistes portait sur le caractère trop émotif de leur piété et au manque de dignité et de sobriété, parfois même au désordre, qui marquaient bon nombre de leur rassemblements. Ce rejet de l'enthousiasme religieux incontrôlé, cette préférence pour l'ordre et la liturgie de l'Eglise établie, étaient en grande partie dus à la formation universitaire des pasteurs évangéliques qui contrastait avec le maigre bagage intellectuel de la plupart des prédicateurs méthodistes. Il tenait aussi au fait qu'ils s'adressaient plutôt aux classes moyennes tandis que Wesley et les siens s'intéressaient aux pauvres.

Outre les clivages, de plus en plus nets, qui s'établissaient entre les futurs méthodistes et ceux qui étaient restés fidèles à l'Eglise d'Angleterre, les évangéliques se répartissaient en plusieurs tendances. Certains étaient très attachés au gouvernement épiscopal de leur Eglise, à sa liturgie et au sacramentalisme du «Book of Common Prayer» au point d'être très proches de la Haut Eglise – on les appelait «High Church Evangelicals». D'autres, qui appartenaient à la tradition haute église mais dont la piété devait beaucoup au réveil évangélique étaient appelés «Evangelical High Churchmen». Les calvinistes et ceux qui ne craignaient pas de

8 Cité par Horton-Davis, *Worship and Theology in England from Watts to Maurice*, Princeton, Princeton University Press 1961, p. 217.

s'associer aux dissidents étaient connus pour être des «Low Church Evangelicals».

Etudier les divergences entre méthodistes évangéliques ne doit pas faire oublier qu'ils étaient quand même les deux composantes principales d'un mouvement qui les retrouvait plus souvent côte à côte que face à face. En effet, pour reprendre les termes d'Elliott-Binns:

Si le mouvement évangélique n'était pas directement issu des méthodistes, il leur devait certainement beaucoup. La deuxième génération eut tendance à oublier ce fait, insistant sur l'indépendance totale des deux mouvements l'un par rapport à l'autre. Mais c'était aller trop loin [...]. Etant donné la similarité de leurs conceptions, il était tout naturel que les évangéliques et les méthodistes influent les uns sur les autres et [...] développent une coopération qui, bien que limitée, était néanmoins très substantielle.⁹

Les principales doctrines des évangéliques

La prédication évangélique commençait toujours par une description sans complaisance de la dépravation de l'homme depuis la chute. Certains prenaient un plaisir quelque peu morbide à dissenter sur l'état désespéré de l'homme perdu à jamais, incapable de se racheter et promis aux foudres du courroux divin. Tous les sermons devaient commencer par des exemples tirés de la loi de Moïse ou du Sermon sur la montagne pour faire sentir au pécheur sa misère et les exigences d'une justice divine bien trop rigoureuse pour lui laisser quelque illusion sur ses chances de salut. Cette «conviction de péché» était le préalable à l'annonce du salut en Jésus-Christ. Ils affirmaient que le sacrifice expiatoire du Christ sur la croix rend possible la «justification» du pécheur, c'est-à-dire qu'il permet d'effacer sa culpabilité. Les «mérites» de ce sacrifice se reçoivent par «le moyen» de la foi.¹⁰ Les bonnes œuvres qui suivent une telle «conversion» ont une valeur «déclarative», c'est-à-dire qu'elles attestent

9 Elliott-Binns, *op. cit.*, p. 134.

10 Voyez Ephésiens 2: 8, 9 «Car c'est par la grâce que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi. Et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu. Ce n'est point par les œuvres, afin que personne ne se glorifie».

que ce pécheur a réellement été «justifié».¹¹ Tel est le fondement de l'enseignement commun aux méthodistes et aux évangéliques anglicans, nulle divergence ni nuance sur ses points.

La conversion était pour tous les évangéliques une expérience personnelle indispensable, c'était le thème favori de leurs sermons et ils n'avaient de cesse que tous leurs paroissiens l'aient effectivement connue. Tout en appelant souvent leur auditoire à prendre la décision de recevoir le salut sur-le-champ, les principaux dirigeants du mouvement évangélique concevaient la conversion comme un processus qui pouvait prendre un certain temps. William Romaine, John Newton et surtout Thomas Scott n'avaient pas eu de conversion instantanée. John Wesley avait bien eu un instant d'illumination mais il avait été précédé d'un long cheminement.

Le baptême était une question très sensible pour les évangéliques. Au début du mouvement, ils étaient nombreux à croire à la régénération baptismale. Mais, progressivement, beaucoup en vinrent à considérer le baptême comme une cérémonie d'initiation ne communiquant ni l'Esprit saint, ni le salut, mais annonçant simplement une réalité qu'il revenait à l'adulte de vivre effectivement. D'autres se situaient à mi-chemin et pensaient que si certains étaient effectivement régénérés au moment du baptême, la plupart ne l'étaient que plus tard. D'autres enfin, dissociant régénération et conversion, croyaient que le baptême était la nouvelle naissance selon l'évangile, mais que la conversion restait néanmoins indispensable si l'adulte voulait réellement se saisir des privilèges qui lui avaient été conférés alors et être effectivement sauvé.

Je retiendrai trois autres aspects de l'enseignement évangélique. D'abord ce trait fondamental qui caractérisait aussi le protestantisme de l'âge de la Réforme: la conviction inébranlable en l'inspiration divine et en l'infailibilité de la Bible, seule autorité en matière de doctrine, de morale et de discipline, pour le chrétien, pour sa famille et pour l'Eglise. Si de nombreux dissidents affirmaient que seul ce que la Bible enseigne est autorisé, récusant de ce fait le rituel et les traditions de l'Eglise d'Angleterre, les évangéliques anglicans défendaient âprement le patrimoine religieux qui leur venait d'autres sources que de la Bible seule.

11 Voyez Horton-Davis, *op. cit.*, p. 152.

L'importance que les évangéliques accordaient à la communion, «le repas du Seigneur» ainsi qu'ils aimaient l'appeler, peut surprendre. Certes, comme chez tous les Protestants, leur culte était dominé par la prédication, mais ils accordaient à la communion une place de choix. William Romaine et John Newton avaient, très tôt, publié des recueils de conseils et des compilations de textes bibliques à l'usage de ceux qui voulaient se préparer à la communion. Leur conception très élevée de la communion les amenait à en réclamer la célébration fréquente. Newman nous dit en 1821 qu'il désirait la prendre tous les quinze jours – certains évangéliques tenaient à ce que le service de communion soit célébré tous les dimanches.

L'un des apports les plus précieux du mouvement évangélique à la vitalité du christianisme anglican fut, incontestablement, d'y remettre en honneur la notion de sainteté. La prédication évangélique, en effet, ne s'arrêtait pas à l'annonce d'un salut gratuit reçu par la foi sans les œuvres, elle insistait avec non moins de vigueur sur la nécessité pour le nouveau converti de s'engager dans une vie de sainteté. Reprenant la terminologie de l'apôtre Paul, la vie chrétienne devait être, disait-on, un processus de sanctification destiné à purifier et à transformer l'être intérieur, communiquant au chrétien, sous l'action de l'Esprit saint, les vertus mêmes du Christ auquel il souhaitait ressembler. Ce renouveau spirituel et moral devait se manifester concrètement par un comportement et des œuvres dignes d'un converti authentique. Si la justification était, aux yeux des évangéliques, entièrement accomplie lors de la conversion, la sanctification était l'affaire de toute une vie. Le chrétien ne s'engageait pas sur la voie de la sanctification pour être sauvé, mais parce qu'il était sauvé. Tel était l'enseignement qui marqua la vie et la pensée de Newman d'une empreinte indélébile.